

Concours

FCE

Section/Option

R00000

Epreuve

101

Matière

5730

Comme le rappelle un personnage d'Adieu au langage de Jean-Luc Godard, à l'Archipel du Goulag, de Soljenitsine, est sous-titré : "essai d'investigation littéraire" (nous soulignons, comme le fait le personnage du film). Cet ouvrage, qui comporte dans l'édition intégrale trois tomes de plusieurs centaines de pages, est riche en informations de première main, en données factuelles, en témoignages sur une toute inépuisable sur ce que fut l'horreur de la tyrannie soviétique. Est-ce à dire que l'on peut prétendre embaïquer pour la mer de la poésie que le fils poète du littérateur, tout en plaçant son écriture sous l'égide de Cléo ?

C'est ce que semble contester Rouven Authon lorsque, dans sa leçon inaugurale au Collège de France — un peu plus d'une décennie après la parution de l'Archipel —, il prend en ces termes la défense de la corruption des historiens : "un maître d'historien, aux idées bannies et comme les Kés de marchandises, veut mieux la mer que le commerce de l'écrivain".

Affirmation qui a pour elle l'existence même d'institutions structurées ayant pour fonction de reconnaître, mais aussi de conserver, les produits de la recherche dite "scientifique" (il conviendrait de s'interroger sur ce terme). De bien sûr la phrase en question fut proférée, le Collège de France n'est-il pas, hautement symbolique de cette institutionnalisation forte de l'historiographie, quand le genre de l'essai n'a guère d'usage plus

solide que dans ce "jeu littéraire" que Bernard
Lahire, dans la condition littéraire, n'a pas osé
nommer un "champ" tant il manquait de constance.
Autant comparer la rade de Toulon (chère aux
aquahonniers) à un port de plaisance. Plus sérieu-
sément, il est permis de se demander si
après l'évolution qui mène de Froissart
à l'École des Annales, il y a encore lieu
de prétendre donner son mot sur le cours de
l'histoire, en son entier ou, plus modestement,
en l'un de ses moments, lorsque on n'a pas
pris l'habitude, auprès des maîtres, de se mesurer
à l'archive.

Comme une distraction, fut-elle proposée de la
plus haute chaire par un auteur reconnu, mérite
toujours d'être examinée, nous nous demanderons
dans un premier temps, si il est légitime d'établir
une démarcation aussi tranchée entre ces deux modes
de production textuelle que sont l'historiogra-
phie, d'une part, le genre de l'essai, de
l'autre. Quels en sont les critères? Sont-ils aussi
rigides que le suggère la formule de l'historien? Puis,
une fois admise et située la revendication d'autonomie
pour la discipline historiographique, nous nous demande-
rons si il n'y a pas, nécessairement, au sein-même
de celle-ci, une dimension rattachée aux corpus
du métier, et qui fasse que, même au moment où
elle se distingue le plus clairement du genre de
l'essai, elle relève encore, pour une part non
négligeable, de son esprit.

En 1570, donc quelques décennies après la
fondation, par François premier, du Collège de
France, Nourigue foudrai, par la
composition de l'œuvre éponyme, le
genre littéraire de l'essai. L'humanisme

de la Renaissance, avait bien deux visages : une face, dont la figure de Guillaume Budé pourrait être une illustration, tournée vers l'analyse critique des textes, la patiente collection des données brutes, la philologie ; une autre, qui s'expose dans les Essais, dirigée vers l'introspection, et n'ayant recours aux sciences et aux positivités que métamorphosées par le prisme du moi.

Encore faut-il s'entendre : quel est ce "moi" dont Montaigne nous dit qu'il n'a eu d'autre projet que de le peindre ? A parcourir l'ouvrage, on s'aperçoit qu'il est avant tout, à l'instar du texte qu'il produit et qui le produit, essentiellement constitué de "parcissures". Il n'est guère une parcelle de cette œuvre, une page de cette tome, qui ne soit constituée de citations latines, d'anecdotes tirées des Anciens, de témoignages sur les événements de son temps. Qu'est-ce qui, donc, distingue un tel discours de celui qui entreprend d'écrire l'Histoire ?

On pourrait proposer plusieurs critères : le rapport critique aux sources, le caractère méthodique de la démarche, l'exhaustivité dans le dépouillement des archives, et, au moins depuis le XIX^e siècle, la quantification des données, le recours aux statistiques. Voilà, si l'on peut dire, le type de "marchandises" auprès desquelles, aux dires de Maurice Faguet, les "parcissures" de Montaigne font piètre figure. N'est-il pas, au reste, consacré un essai entier (nef, il est vrai) au thème des pouces dans l'écriture romaine ? Et que dire de la superstition qui éclôt en ces pages à plusieurs reprises ? Peut-on raisonnablement mettre en balance pareille faiblesse avec tout le sérieux et tout le soin apportés à la construction de la destruction des Juifs d'Europe de Raul Hilberg ? Un sujet aussi grave que l'Histoire des hommes, avec ses espoirs et ses catastrophes, ne requiert-il pas que l'on se débasse de

tout égotisme et que l'on se regagne sur l'essentiel?

Or, tout en admettant qu'un livre comme celui d'Hilberg ou, pour citer un exemple moins dramatique — du moins de par son éloignement — la Méditerranée, à l'époque de Philippe II de France Grand ne soit concevable sans un travail titanesque de compilation des sources et une telle "disposition loutarière du poète" il y a des raisons de douter que l'on puisse étendre cet idéal de sérieux et neutralisation de la subjectivité à l'ensemble de la production historiographique. Ou plutôt, le sérieux n'est pas toujours incompatible — sur les plus rigides mis à part avec la légèreté et, parfois la subtilité, qui fut le charme de l'essayiste.

Sans remonter aux historiens de l'Antiquité qui, d'Hérodote à Tacite et au-delà sont aussi bien des essayistes, purement des écrivains, mais dont la méthode ne saurait être exclue à l'heure des canons de la recherche moderne, on peut mentionner tous les travaux qui, pour une certaine mesure avec l'École des Annales, et surtout avec le positivisme d'un Sigebert, se sont développés en France depuis les années soixante du siècle dernier sous le nom de "Nouvelle Histoire" ou d'"Histoire des mentalités". Si le succès de la démarche est ici consacré, on observe une volonté pour l'historien, de se libérer des objets considérés à priori comme dignes d'attention au sein de sa discipline, et donc de laisser s'exprimer davantage ses goûts personnels dans le choix et dans le traitement de son objet. Qu'on songe à la boucree de l'œuvre d'Alain Corbin ou à l'Histoire des pratiques de santé de Georges Vigarello, on se demande si, somme toute, les considérations de Rorty sur les sources n'auraient pas de nos jours droit de cité chez l'historien. Evidemment, les mentalités, c'est bien souvent avec des textes choisis

Concours

Section/Option

Epreuve

Matière

FCE

R0000

101

5730

force, qu'ils ont au écrivain la subjectivité du chercheur. Un signe ne trompe pas : les livres d'Alain Corbin sont beaux, et sont lus parce qu'ils le sont.

C'est ici le lieu de se demander si l'on peut, au regard du caractère éminemment littéraire de telles œuvres, parler de scientificité lorsqu'on évoque le travail de l'historien. Si l'on prend pour modèle les sciences physiques et biologiques, c'est assez douteux. Peine l'effort des données chiffrées, par exemple dans les histoires de la Résistance française d'inspiration communiste, comme celles d'un Soboul, ne donne pas le degré de certitude d'une théorie pareille à celles de la relativité ou quand bien même certains la contestent, de l'évolution par sélection naturelle. La liberté humaine (ou la question relative à son existence), l'absence d'équivalents à la situation expérimentale, le probable impossibilité d'acquiescer sur ces questions un point de vue théoriquement désordonné, font qu'on ne saurait raisonnablement parler de science en ce sens-là.

Reste qu'il nous faut bien un terme pour distinguer des recherches, même aussi différentes, voire opposées, que celles d'un Michel, d'un Soboul ou d'un Furet, et d'autres, assurément moins rigoureuses, comme celles d'un Tite-Live. Tous les critères mentionnés précédemment — rapport critique aux sources, démarche méthodique, usage aussi exhaustif que possible des archives ou des données archéologiques, usage des statistiques et des données quantitatives —

parlent dans le sens d'une mutation épistémologique, survenue entre la fin du Moyen-Âge et, si l'on veut compter large, la fin du XVIII^e siècle, qu'on peut difficilement décrire autrement que comme passage d'un stade pré-scientifique à un stade scientifique de la recherche. La seule solution consiste donc à voir dans l'historiographie moderne — à la différence, bien sûr, de l'essai — une production textuelle de type scientifique, mais à distinguer son degré de scientificité de celui qui a cours en physique ou en biologie.

Quant aux essayistes on ne peut, en revanche, les distinguer que par la qualité de la pensée et de son expression. A titre d'exemple, bien qu'on puisse citer un nombre des analyses de Michelet sur la révolution française, son discours est certainement plus scientifique que ce qu'en écrivent Kant ou Hegel à la même époque, et ce malgré les revendications de ce dernier.

L'essai et l'historiographie semblent donc bien être deux genres distincts, dont le second seulement peut prétendre à la scientificité. (Quant au jugement de Renée Aulhon sur le passage de la poésie, il semble démenti par la suite des textes de Kant et de Hegel, parallèlement à ceux de Michelet.)

Une fois admise la distinction et même, quant à la scientificité, l'infériorité de l'art de l'historien et de celui de l'essayiste, une question demeure ouverte: l'historien, même lorsqu'il se conforme à tous les canons du métier, n'est-il pas en dernier lieu guidé par une démarche qui, bien souvent, fait de lui essai, et peut-être d'abord, un essayiste, ou qui, du moins, lui interdit de se couper totalement de la lecture des essayistes ou, si l'on veut, de l'esprit de l'essai?

Pour répondre à cette question, com -

mençons par mentionner ces figures d'historiens qui, au cours de l'exercice de leur métier, se font également essayistes. Le cas de Furet, en l'occurrence, est exemplaire. Tout porte à croire que l'Histoire de la Révolution Française, qu'il a coignée conjointement avec le pamphlet Fuser la Révolution Française, et qu'on ne saurait isoler le premier du second, comme une "pratique" de son "complément théorique". Chaque portrait du premier des deux ouvrages est clairement orienté dans le sens d'une démonstration, qu'il s'agisse de Robespierre ou de Bonaparte, et l'œuvre ne prend donc sens qu'à la lumière de la critique du stalinisme, menée dans le second des deux livres. Alors plus loin : le basé d'une théorie, qui fournit à analyses historiques subtiles (telles celle de la mentalité du peuple en 1814), n'est-il pas avant tout un essai ? Il est vrai que, dans le cas de Michelet, par exemple, la continuité entre l'historien de la France et l'auteur de La Souveraineté, et surtout des écrits ornithologiques, est moins évidente, mais, outre que Roland Barthes est parvenu à réunir le tout de l'œuvre en un essai, on pourrait tout à fait dire que l'avant-propos de l'Histoire de la Révolution Française, avec son attaque contre la théologie de la grâce, relève du genre de l'essai.

Enfin, c'est moins un livre qu'un passage d'un livre qui nous fait dire : "l'historien, ici se fait essayiste (et sans quitter son rôle)". Ainsi des ouvrages de Paul Veyne, qui fourmillent en remarques et autres notes de bas de page, véritables petits traités, tantôt d'historiographie, tantôt de politique, tantôt de "théologie". Dans Comment notre monde est devenu chrétien, non moins que dans des grands autels ou à leurs mythes, on est bien obligé de s'interroger sur le stalinisme, sur l'existence ou non de l'idéologie ou plus marxiste du terme, sur la psychologie des dirigeants,

etc. Le bon sur lequel l'enquête est menée n'est pas sans évoquer celui d'un Romancier (ou, pour citer un autre grand essayiste, d'un Poète). Mais qui serait contesté à cet historien une parfaite rigueur.

Rares sont les historiens qui, à un moment ou à un autre, n'éprouvent pas le besoin de se mettre en scène, et de livrer un peu du fond passionné qui leur donne l'énergie de s'enfoncer dans les sources. Paul Hübner ne fait pas exception qui, dans les premières pages de Politique de la mémoire & décrit dans un restaurant, ou son des recuerdos de la Alhambra de Grenade, éclatant en sanglot à l'idée qu'on ne l'a pas conquis. Un peu comme si, d'instinct, sensible aux prières de Nietzsche, délaissait pour un instant toute sa méthode géométrique et reconnaissait qu'il n'a jamais été, qu'un fond de son être, et malgré la rigueur, qu'un essayiste.

On a déjà cité Romancier mais peut-être n'est-on pas allé assez loin dans le questionnement de la nature de cette dimension "essayiste", présente en chaque homme (et donc dans l'historien), qu'il lui vienne d'avoir nommée.

La digression en est peut-être la marque la plus flagrante. Elle est synonyme de désir, de curiosité, de simple fait de s'imposer, ou de s'avoir proposé, un sujet, même l'en limiter l'exercice. Un essai comme Savoir le beau de Byung-Chul Hyun traite bien de son objet, mais de beaucoup d'autres en passant : on y trouve par exemple des pages sur la santé, qu'on ne se serait pas attendu à lire au vu du titre. C'est bien cette tendance à la digression, libre expression du désir, qui fait peut-être l'essence même de l'essai comme genre, et qui nous a fait à l'écriture de la discipline historiographique, malgré sa

Concours

FCE

Section/Option

R0000

Epreuve

101

Matière

5730

présence relative d'un Paul Veyne ou d'un Alain Corbin. Un Clément Rosset nous parle littéralement, dans chacun de ses livres, de tout et de rien (mais fort peu de lui, ce qui prouve que la digression est, bien plus que l'égoïsme, caractéristique de l'essai), une Nicole Levent nous parle, d'abord, toujours des femmes et, à chaque fois, d'une période ou d'une figure déterminée, du début à la fin du texte. Et pourtant, autre que chacun des essais qui composent, par exemple, Les Femmes ou la stence de l'histoire peut être vu comme une digression sur un même sujet, comme tout, assez vaste, tel chapitre ou livre, par exemple celui sur le rapport de Michel Foucault aux femmes et à leur histoire, n'est-il pas la reproduction de cette même, unitaire, subjective et personnelle, qui conduisait Montaigne à relire quelques vers de Virgile ? Au-delà de la rigueur des méthodes, rigueur nécessaire, n'est-ce pas une puissance, des flux dyonisiens qui font se mouvoir la plume de l'historien — ou de l'historienne — celle du désir le plus protéiforme, le plus métamorphique : l'esprit même de l'essai ?

Un finis, interrogatoire - nous : si l'histoire est bien, par nature, et malgré toutes les déconstructions possibles, l'inductible figure du Grand Récit, chaque livre ou chaque article de l'historien(ne) n'est-il pas une tentative — ici, il faut jouer sur les mots : un essai — pour le faire digérer, ce Grand Récit, d'une manière ou d'une

autre ? En somme, qu'il s'agisse de Paul
Hilberg, de François Furet, d'Eric Hobsbawm
ou de Michele Perrot, n'existe-t-on pas à
une même et unique tentative, combattant
réelle, de rectifier la progression catastrophique
des événements, et l'honneur du silence qui
toujours déçoit les enfants, par une digression
maîtrisée, sinon dans les choses, du moins dans
les mots ? Foucault voyait dans l'histoire
"le grand réceptacle des sciences humaines",
peut-être put-il ajouter que l'essai, comme
~~son~~ œuvre en témoignage exemplaire, est
de par sa nature le plus le grand réceptacle
de tout discours, fut-il, comme celui de
l'historien, riche d'une scientificité qu'il lui
contestait, et que nous lui nous reconnue.

Si le discours de l'historien est, de par
sa démarche critique fêlée de l'humanisme et
du positivisme, doué d'une scientificité qui rend
sa "charge" plus lourde que celle de
l'essayiste, c'est bien l'esprit de l'essai,
comme manifestation scripturale du désir, qui
régit en quelque fond obscur toute sa démarche.
En témoignent les essais posthumes d'un François
Furet, les digressions savoureuses d'un Paul Veyne,
la liberté dans la démarche d'un Alain Corbin.
En témoignait aussi le sous-titre de L'Archipel
du Couloir qui, plus que d'une modestie de
l'écrivain face au chercheur, témoigne de ce
souci de ne pas voir l'histoire se couler du
désir.

